

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

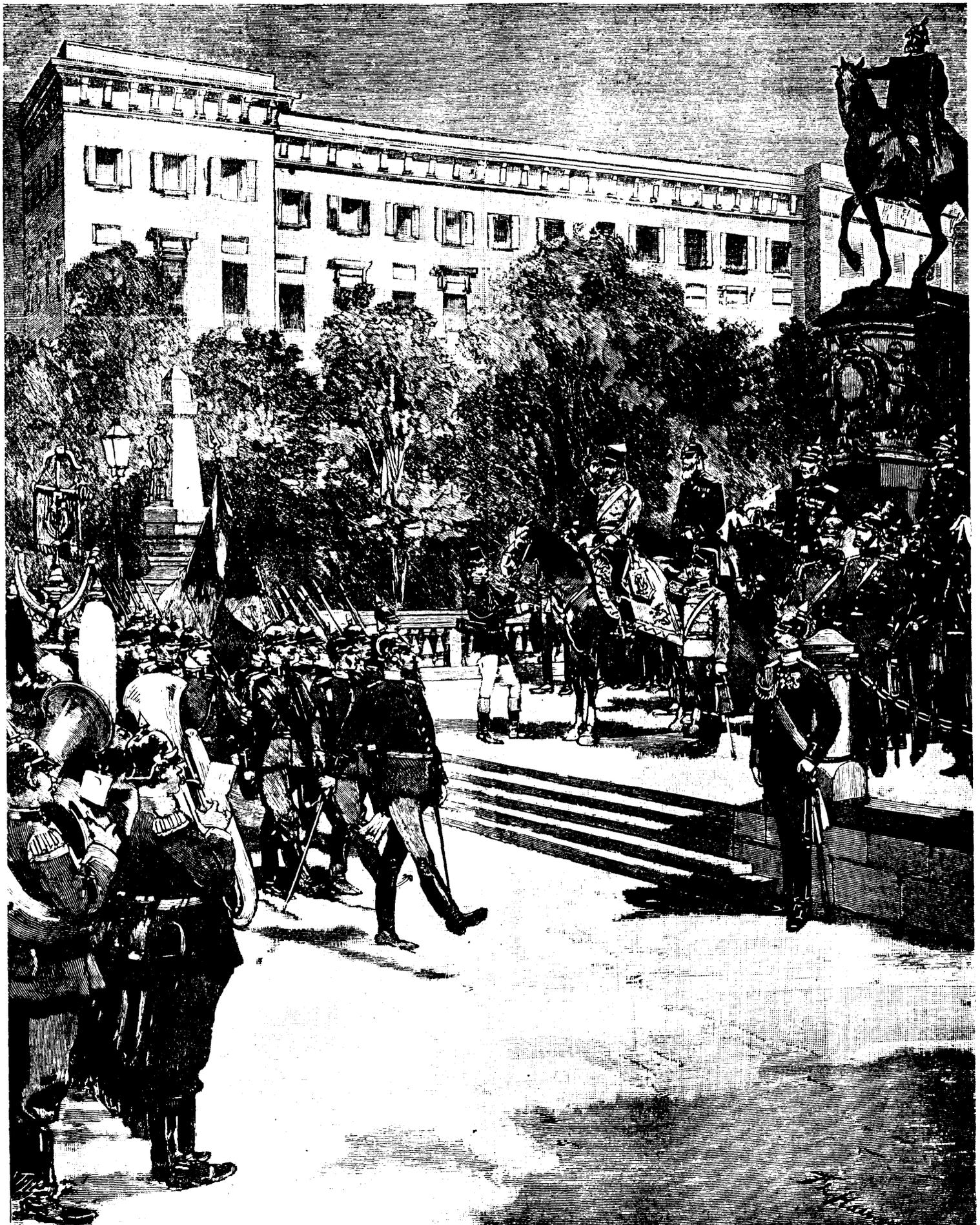
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 492 —SAMEDI, 7^{ME} OCTOBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EMPEREUR ET LE PRINCE ROYAL DE NAPLES ASSISTENT AU DÉFILÉ DES TROUPES, A^U PIED DU MONUMENT DE GUILLAUME 1^{ER}
VOYAGE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE ET DU PRINCE DE NAPLES A METZ

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 OCTOBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—La semaine, par Joseph Genest.—Poésie : La chute des feuilles, par Gaston David.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Galerie canadienne : l'honorable sir A.-T. Galt.—Revue générale, par G.-A. Dumont.—A fleur de Genêt, par Brin d'Herbe.—L'opéra français à Montréal, par Strapontin.—L'empereur Guillaume à Metz.—Poésie : L'ivrogne, par Saint-Tammany.—Nouvelle : Rédemption, par Paul Mink.—Dévouement filial, par Paschal.—Une main d'enfant, par A. de Brehat.—Carnet de la cuisinière.—Notes et Faits : Plus de pain sec ; Voltaire et le catéchisme ; Une noce au Bornéo.—Les peuples de l'Afrique.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Nos deux feuilletons.

GRAVURES.—Voyage de l'empereur d'Allemagne et du prince de Naples à Metz : L'empereur et le prince royal de Naples assistant au défilé des troupes, au pied du monument de Guillaume Ier.—Portrait de l'hon. sir A.-T. Galt.—Tryptique ; Peinture murale à la cire : Saint-François choisit la pauvreté comme épouse ; Saint-François invite les créatures à louer le Créateur ; Saint-François reçoit l'impression des plaies de Jésus-Christ.—Gravures du Feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

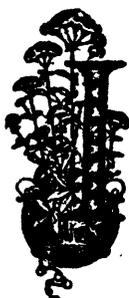
NOS PRIMES

LE CENT-DOUZIÈME TIRAGE

Le cent-douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 7 OCTOBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

LA SEMAINE



Il est de mode chez certaines gens de déclamer, à propos de tout et de rien, sur les mœurs barbares des Français et des Espagnols, parce qu'ils permettent, les premiers les duels, les seconds les combats de taureaux. Cependant, si l'on considère ces habitudes dans leurs origines et dans leurs caractères propres, on ne peut s'empêcher de trouver dans la première, un dernier vestige de la chevalerie du

moyen-âge, et dans la seconde beaucoup du romanesque qui s'attache à tout ce qui a trait à la nation ibérienne ; et dans les deux je vois un certain charme poétique. Assurément, on ne peut en dire autant des coutumes de la race anglo-saxonne. Les Anglais chez eux, qui réclament la supériorité sur tout, et leurs descendants en Amérique n'ont certainement pas été heureux dans le

choix de leurs amusements nationaux. La boxe en Angleterre, la *base-ball* aux Etats-Unis et la lacrosse au Canada, ne sont pas de nature à confirmer leurs droits à la supériorité universelle. Chacune de ces coutumes ou jeux nationaux demandent chez ceux qui s'y livrent des goûts très vulgaires et des habitudes très rudes. C'est en vain que les amateurs prétendent que ces exercices exigent un certain nombre de qualités physiques et autres, et défendent même leur passion au nom de leur amour de la science. La science et les qualités que demandent la boxe et la lacrosse peuvent se rencontrer chez n'importe quel individu bien conformé, quel que soit son état normal ou intellectuel. Ne voit-on pas des chiens, des chevaux savants ? Quiconque sent en lui de l'enthousiasme pour la science peut certainement trouver en ce pays aussi bien qu'à l'étranger des choses plus dignes d'admiration que celle dont il s'agit.

Si quelqu'un doutait de ce que je viens d'avancer, il n'aurait qu'à jeter un coup d'œil sur le groupe photographique représentant les champions de l'année dernière. Il pourrait se convaincre par lui-même, sans être physionomiste, que les figures qui le composent annoncent tout autre chose que des savants.

Je crois aussi que la partie jouée dernièrement, entre les Shamrocks et les Capitals, est un argument convaincant de la nature brutale de ce jeu qu'on a eu la malheureuse idée d'emprunter aux sauvages de ce continent, lesquels, j'en suis certain, savaient manier leurs bâtons avec plus de modération et moins de fureur que les races qui ont la prétention d'être plus civilisées que la leur. Ce qui n'était pour les aborigènes qu'un amusement est devenu chez nous une affaire de spéculation, dans laquelle des paris considérables sont engagés et où la fièvre du gain est probablement la cause de l'enthousiasme et des actes de brutalité auxquels se livrent non-seulement les joueurs, mais les spectateurs eux-mêmes. Ces scènes de désordre ne seraient pas de nature à nous faire passer pour plus civilisés que les Espagnols, un écrivain étranger eût-il l'idée de les décrire dans un roman de mœurs canadiennes ou un article de journal.

Lord Aberdeen, le nouveau gouverneur-général, accompagné de Lady Aberdeen, est arrivé en cette ville mardi, le 26 septembre, à huit heures et demie du soir. Il fut reçu à la gare par Son Honneur le maire Desjardins et quelques membres du conseil municipal, et conduit à l'hôtel Windsor.

Le lendemain matin eut lieu, à l'Hôtel-de-Ville, la réception officielle des citoyens de Montréal. Son Excellence et Lady Aberdeen arrivèrent vers onze heures et quart, précédés d'un peloton de cavalerie. Un détachement des Royal Scots, leurs compatriotes, était en faction en face du portique et présentèrent les armes à leur arrivée, pendant que le corps de musique du régiment jouaient les premières mesures du *God save the Queen*.

Le maire et quelques échevins reçurent les hôtes distingués et les conduisirent dans la salle des délibérations du conseil, où une adresse, rédigée et lue en anglais et en français, fut présentée à Leurs Excellences. Lord Aberdeen répondit dans les deux langues en louant cette belle coutume du pays de ce servir des deux idiômes, non seulement où la loi l'exige, mais librement et volontairement dans toutes nos délibérations. On procéda ensuite à la présentation des citoyens présents, pour chacun desquels Lady Aberdeen eut un gracieux sourire.

Dans l'après-midi de la même journée eut lieu l'inauguration de la nouvelle bâtisse du *Board of Trade* ou Chambre du Commerce, sous les auspices de Leurs Excellences.

Ces dernières assistèrent aussi à un banquet donné le soir, en leur honneur, à l'hôtel Windsor, par la même corporation.

Jeudi eut lieu, dans la grande salle de l'hôtel, la réception offerte à lord et lady Aberdeen par nos compatriotes irlandais, en reconnaissance des services rendus par eux à l'Irlande et à la cause irlandaise.

Après avoir honoré de leur présence plusieurs autres assemblées et avoir reçu leurs félicitations,

le gouverneur et lady Aberdeen sont partis vendredi matin pour Québec par le train de huit heures et dix minutes. Ils demeureront dans cette ville jusqu'au 9 octobre. Ils partiront à cette date pour visiter la grande foire de Chicago, d'où ils viendront habiter la capitale d'une manière permanente.

* *

Mercredi soir, 27 septembre, sont arrivés en cette ville, par le *Lake Superior*, la compagnie d'artistes français qui doit donner des représentations cet hiver. Comme il a été annoncé depuis longtemps, la compagnie a débuté lundi dernier par une soirée, de gala à laquelle on a donné la brillante opérette d'Offenbach *La Fille du Tambour Major*. Jeudi de cette semaine, autre soirée de gala et première de *Les cloches de Corneville*. Les amateurs attendent avec anxiété la soirée d'ouverture, afin de savoir si la compagnie tiendra ses promesses quant au mérite véritable des différents artistes engagés par M. Sallard. Dans le cas où Montréal serait dotée d'une troupe d'opéra français passable, nous promettons succès aux promoteurs de l'entreprise.

Le personnel de la troupe se compose des artistes suivants : Mlles de Goyon, Loys, Raymond, M. et Mme Giraud, M. et Mme Billy, Mme Hodry, M. de Lafontaine, ténor, Mlle Béliston, M. Portulier, baryton, M. Valdy, ténor, M. Merville, comique, M. Bisson, régisseur général, M. Dorel, chef d'orchestre, et huit musiciens et trente choristes. L'orchestre sera complété à Montréal.

* *

Le bazar de Saint-Henri de Montréal, qui s'est terminé la semaine dernière, a été témoin d'une joute pacifique entre Mlle Cordélia Giroux, fille de M. J. Giroux, dont nous avons publié le portrait récemment, et Mlle Eglantine Paquette.

Celle des deux qui, durant le bazar, recueillera la plus forte somme, devait avoir droit à un magnifique cadeau.

Jolies et spirituelles, les deux adversaires s'entourèrent de lieutenants gentils et gracieux, et la lutte commença.

Que de bourses masculines furent vidées pour payer les sourires, les capiteux mots d'esprit et pour faire triompher leur camp préféré ? Vous le concevrez, lorsque vous saurez qu'à la clôture du bazar Mlle Giroux avait à son actif \$455 et Mlle Paquette \$452, soit un total de \$907. Aussi, devant ce résultat, monsieur le curé de Saint-Henri, tout en déclarant que Mlle Giroux avait remporté la palme dans ce tournoi d'un genre nouveau, déclara que, victorieuse et vaincue, auraient part aux cadeaux donnés, et ils étaient riches et beaux. Nos félicitations.

* *

Pour finir, un mot d'Anglais entendu cette semaine.

Un petit Italien, marchand ambulant de statuettes en plâtre, est arrêté au coin d'une rue et pleure à chaudes larmes.

Passe un fils d'Albion :

—Qu'as-tu, mon enfant ?

—J'ai cassé un bras à mon Napoléon.

Et l'autre, sans rire :

—Crève-lui un œil et vends-le pour un Nelson.

Joseph Genest

Ce qui sied à l'un peut rendre ridicule l'autre. —ALBERT FERLAND.

Les écrivains sont les chiens courants de l'esprit ; ils font lever toutes nos idées. —MARIE VALYÈRE.

Etre heureux, n'est rien ; croire qu'on l'est, cela est tout. —CH. DE BESKELEY.



LA CHUTE DES FEUILLES

Feuille à feuille envolés au souffle de l'automne
Les feuillages jaunis ont jonché le sentier,
Et la pluie est venue, épaisse et monotone,
Couvrant d'un réseau gris le pays tout entier.

Les taillis dépouillées pleurent sur l'herbe humide
Sous la brise inclinant leurs branchages noirs :
Dans les prés inondés le ruisseau plus rapide
Roule à grand bruit ses flots que la pluie a grossis.

Puis voici qu'un vent froid a traversé l'espace,
La terre a tressailli sous un premier frisson,
Dans une vapeur bleue au loin le mont s'efface,
Et l'oiseau se rassemble aux fourrés du buisson.

Le soleil, ce matin, a transpercé les nues ;
Le brouillard de la nuit s'évapore dans l'air
Et se suspend en perles aux branches pointues
En gouttes de cristal où tremble un rayon clair.

De grands nuages blancs voguent dans l'azur pâle ;
Leur ombre errante glisse en courant sur le sol,
Et l'on voit auprès d'eux passer par intervalle
Des oiseaux voyageurs qui filent à plein vol.

Dressant sur le coteau leurs cimes élargies,
Les arbres des forêts brillent à l'horizon,
Et le soleil plus doux sur les feuilles rouges
Comme un baiser d'adieu pose un dernier rayon.

La campagne aujourd'hui de tristesse est voilée ;
Par ses pleurs embellie elle séduit eneor ;
Beauté qui va mourir, ta langueur désolée
Attendrit, comme au soir, le son lointain du cor.

O silence des bois, calme des solitudes,
Paix auguste des champs si bienfaisante au cœur ;
Oubliant sa misère ou ses sollicitudes,
L'homme en ces jours surtout ressent votre douceur.

O charme pénétrant de ce dernier sourire,
Mystérieux attrait épanoui dans l'air :
La nature jamais n'a sur nous plus d'empire
Qu'avant de s'endormir dans la nuit de l'hiver.

Le monde intérieur où l'âme se replie
Mêle ensemble et confond le passé, l'avenir,
Et l'intérêt, ému, plein de mélancolie,
Qui s'attache toujours à ce qui va finir.

La terre est épuisée et l'âme se sent lasse,
Et dans ce deuil profond, il s'élève une voix
L'existence de l'homme est éphémère et passe
Comme les feuilles des champs et les feuilles des bois.

Mais Dieu nous a bénis comme il bénit la terre :
Les champs rajeuniront sous un soleil plus beau,
Et l'âme, après la mort, redoutable mystère,
Pour monter vers le ciel s'échappe du tombeau.

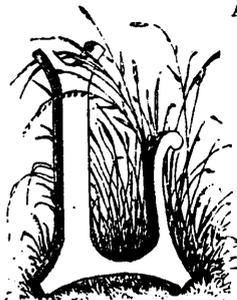
Nos œuvres germeront dans la vie éternelle :
Comme le laboureur, en retournant son champ,
Jette dans son sillon la semence nouvelle,
Semois donc le bon grain devant nous, en marchant.

GASTON DAVID.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie.—II. Poésie dramatique



A Tragédie et la Comédie en France datent du siècle de Louis XIV ; jusqu'à cette époque des acteurs que ni la raison ni les convenances littéraires ne guidaient dans leurs productions allaient de village en village, de ville en ville, improvisant des scènes tour à tour bouffonnes et terrifiantes ; c'était alors, comme le disait si justement Racine *le chaos du poème dramatique*. Ça et là, cependant, on sentait de sérieux efforts vers la perfection et vers l'idéal, mais la langue française n'était pas encore

assez puissante et assez riche. Malherbe, Vaugelas, Voiture, Balzac et autres comprirent ce défaut de correction et dès lors s'efforcèrent de lui donner la force, la grâce et la clarté.

Mairet fut le premier qui fit apparaître sur la scène une pièce bien conduite et bien écrite. Rotrou et Tristan l'Hermitte le secondèrent puissamment et Pierre Corneille vint pour les surpasser tous par l'éclat de son génie et la grandeur de ses tragédies.

Le XVII^e siècle a produit dans le genre tragique un nombre infini d'auteurs, mais Corneille, Racine et Molière résumant toute la gloire de la poésie dramatique de ce temps. Un seul de ces trois poètes aurait suffi pour illustrer un règne et le rendre à jamais immortel.

Parmi les poètes qui ont montré véritablement du talent au théâtre, nous citerons Mairet, Rotrou, Tristan l'Hermitte, l'abbé de Brueys, Desmarets de Saint-Sorlin, Scarron, Dufresny, Dancourt, LaFosse, Quinault Thomas Corneille, et Regnard.

MAIRET.—Mairet naquit à Besançon en 1604. Gentilhomme du duc de Montmorency, il soutint, avec succès, contre le prince de Soubise, chef huguenot, deux grandes batailles pour le compte de son illustre maître. S'étant passionné du théâtre, il fit représenter en 1629 sa tragédie *Sophonisbe* qui fut la première pièce ayant de la régularité et de la correction et présentant l'observance fidèle de la règle des trois unités. Mairet que des talents auraient pu conduire au premier rang des poètes tragiques, fut jaloux de l'éclatant succès que remporta *le Cid* de Corneille, et après quelques épigrammes de part et d'autre, se retira du théâtre à l'âge de trente-trois ans et vécut dans la retraite. Il mourut en 1686. Les pièces de Mairet, en général, prêchent contre les bonnes mœurs, mais son principal titre de gloire est d'avoir fait le premier de véritables tragédies que Corneille imitera pour surpasser.

ROTROU.—Jean Rotrou, né à Dreux en 1609, se livra de bonne heure au théâtre et dès l'âge de dix-neuf ans remporta de grands succès. Sa meilleure production est *Venceslas*, tiré de l'espagnol, qui parut deux ans après *le Cid*. Ses comédies et ses tragédies se chiffrent au nombre considérable de trente-sept. Il mourut en 1650, victime de son devoir de magistrat, dans une épidémie qui éclata à Dreux.

Rotrou avait un génie véritablement tragique ; ses sentiments sont nobles et élevés, ses vers admirables, ses pensées énergiques, mais une absence de correction complète dépare ces pièces dont quelques-unes méritent les éloges de Racine lui-même.

Le succès de *le Cid* ne l'aigrit point ; au contraire, il se rapprocha de Corneille et se fit même son disciple.

Il eut l'honneur d'être, avec Mairet, le créateur de la scène française.

TRISTAN L'HERMITE.—Tristan l'Hermitte, qui comptait parmi ses aïeux le célèbre Pierre l'Hermitte, le prédicateur de la 1^{ère} Croisade, naquit à Soulières en 1601. Cet auteur qui mena une vie des plus agitées et qui fut toujours pauvre au point que, si l'on en croit Boileau, *il passait l'été sans linge et l'hiver sans manteau*, produisit un grand nombre de tragédies et de comédies. Seule parmi celles-ci, *Marianne* mérita un succès prodigieux et fut jouée pendant cent ans ; cette pièce excellente eut la gloire avec la *Sophonisbe* de Mairet et *le Cid* de Corneille de "rendre possible l'épanouissement de la tragédie française au XVII^e siècle."

Il mourut dans la misère, en 1655.

L'ABBÉ DE BRUEYS.—Augustin-David de Brueys vit le jour à Aix, en 1640, et fut élevé dans la religion protestante. Marié fort jeune, il se livra au barreau et soutint alors, comme huguenot, une vigoureuse polémique contre Bossuet ; devenu veuf, de Brueys fut converti au catholicisme par l'illustre évêque de Meaux, qu'il avait tant combattu et se fit prêtre.

Aidé de son ami Palaprat, il fit paraître sur la

scène les célèbres pièces de l'*Avocat Patelin* et du *Grondeur* où, à chaque ligne, à chaque mot, brille l'esprit français, ce *sel gaulois* qui charme et qui déride. On a de Brueys, outre ces deux jolies pièces, une paraphrase de l'*Art poétique d'Horace*, une *Histoire du fanatisme de notre temps*, les comédies du *Muet*, des *Empiriques*, du *Sot toujours sot*, dix volumes de controverse, etc.

Cet écrivain mourut en 1686.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN.—Desmarets de Saint Sorlin naquit en 1595 et mourut en 1655. Cet auteur fit beaucoup de tragédies et même un poème épique, complètement oublié de nos jours. Sa charmante comédie des *Visionnaires* obtint de nombreux applaudissements. Molière, qui disait : "Je prends mon bien partout où je le trouve," prit dans cette pièce l'idée première de ses *Précieuses ridicules* et de ses *Femmes savantes*.

Il fut un des premiers membres de l'Académie française.

SCARRON.—Paul Scarron naquit à Paris en 1610, d'une famille illustre dans la magistrature. Contraint par son père d'embrasser l'état ecclésiastique, il ne put cependant contenir ses passions, et, malgré son titre d'abbé, vécut d'une manière licencieuse. A vingt-sept ans, une partie de plaisir lui enleva subitement *ses jambes qui avaient bien dansé, ses mains qui avaient eu peindre et jouer du luth*.

Quelques années après, il obtint la main de Mlle d'Aubigné, célèbre dans l'histoire sous le nom de madame de Maintenon. Au contrat, le notaire demanda au futur ce que la future apportait : "Deux grands yeux mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit."

Malgré ses infirmités nombreuses, Scarron avait une conversation enjouée et pleine de charme ; tous les beaux esprits du temps se donnaient rendez-vous dans sa demeure.

On a de cet auteur : le *Roman comique*, le *Virgile travesti*, des *Lettres*, des *Odes*, des *Chansons*, des *Épîtres*, des *Nouvelles*, deux comédies, *Jodelet* et *Don Japhet*, etc.

Il mourut en 1680, et on grava sur son tombeau cette curieuse épitaphe, composée par lui-même :

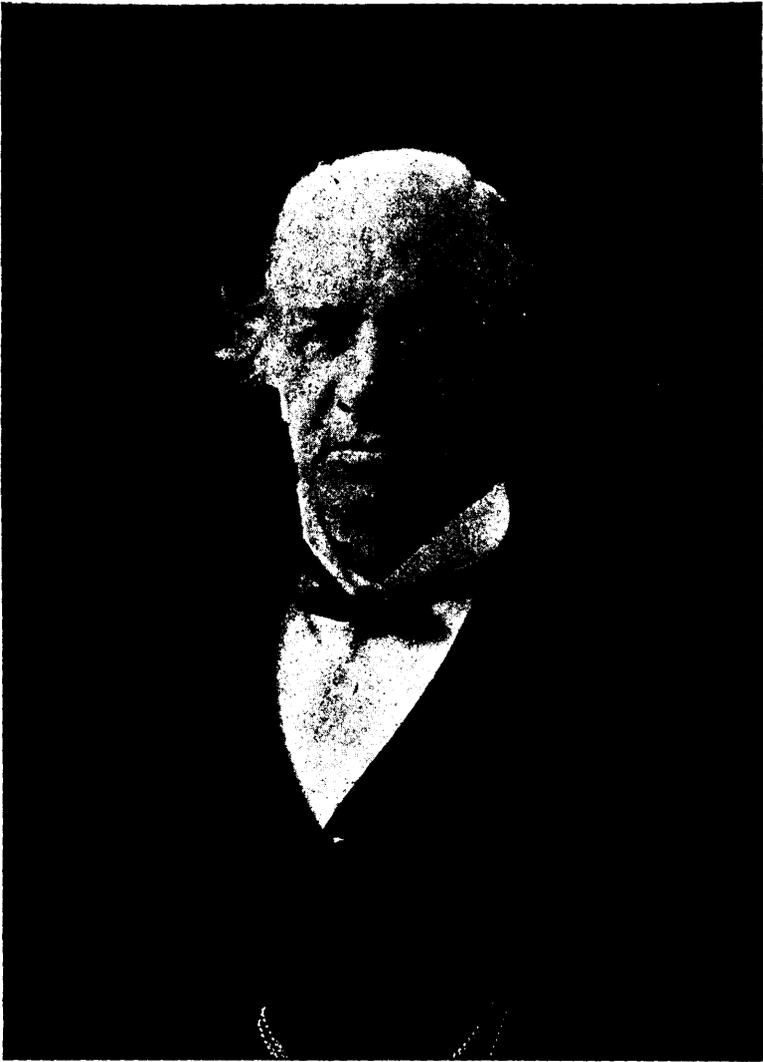
Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille !

Le *Virgile travesti* et le *Roman comique* ont encore de nos jours une grande renommée ; ces deux poèmes représentent ce qu'il y a de plus parfait dans le genre burlesque. La comédie *Jodelet* ou le *Maître valet* eut, pendant quinze ans, une vogue considérable ; Molière et Racine, qui lui trouvaient de grandes qualités, l'étudièrent avec profit.

Scarron, quoique trivial parfois, possède dans tous ses écrits une gaieté franche, une imagination vive, un esprit tour à tour enjoué et sarcastique (*).

Pierre Bidard

(* Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici le portrait étrange et comique que Scarron fait de sa personne. "Lecteur, j'ai trente-huit ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; la maladie l'a raccourci d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez forts pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe ; j'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise, mes dents, autrefois perles carrées, seront bientôt de couleur d'ardoise, et j'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux un peu égruguées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait."



GALERIE CANADIENNE. — L'HONORABLE SIR A. T. GALT, DÉCÉDÉ



AVEC sir A.-T. Galt qui vient de mourir, disparaît, une des figures les plus marquantes de notre politique canadienne, dans les quarante dernières années. Il était l'un des derniers survivants parmi les "Pères de la Confédération." Ce sont là des titres suffisants pour que notre distingué compatriote anglais eut sa place tout indiquée dans la "Galerie Canadienne" du

MONDE ILLUSTRÉ. Nous la lui accordons de grand cœur.

Nous accompagnons de quelques notes biographiques intéressantes, sur cette haute personnalité, la publication de son portrait.

Sir Alexander Tilloch Galt était le fils de M. John Galt, de Irvine, Ecosse connu à Londres, dans la première partie du siècle, comme voyageur, romancier, poète et ami de Byron.

Il naquit à Chelsea Londres, le 6 septembre 1817. Sir Alexander, à l'âge de 16 ans, vint en Canada comme employé de la "British American Land Co." En 1844, il était commissaire en chef et a rendu de grands services à cette compagnie. En 1849, il était élu député de Sherbrooke au parlement de la province du Canada. Il combattait le ministère Baldwin-Lafontaine et vota contre le bill d'indemnité de l'insurrection, approuvé par lord Elgin, ce qui a donné lieu à l'émeute de Montréal et à l'incendie des édifices du parlement.

En 1853, M. Galt fut élu député de la ville de Sherbrooke et il conserva son siège jusqu'à la confédération, alors qu'il fut encore élu par acclamation. Il a été le premier ministre des finances du Dominion.

En 1853, après la chute du ministère Brown-Dorion, le gouvernement général le chargea de former un ministère, mais il refusa cet honneur, d'autant plus qu'il ne jouissait pas d'une grande popularité parmi les Canadiens-français ; il accepta

pendant le portefeuille des finances dans le ministère Cartier-Macdonald.

En mai 1862, après la chute du gouvernement sur le bill de la milice, M. Galt resta dans l'opposition jusqu'à ce qu'il acceptât son ancien portefeuille dans le ministère Taché-Macdonald en mars 1864. Dans le mois de juin de la même année, le gouvernement fut renversé sur une motion de censure, proposée par sir Antoine Dorion, au sujet de l'avance de \$100,000 pour le rachat des débetures de Montréal, dont le Grand-Tronc était responsable. Le ministère Taché-Macdonald avait alors été battu par deux voix de majorité. La coalition et la Confédération vinrent ensuite.

M. Galt avait accompagné sir Geo. E. Cartier et l'hon. John Rose, à Londres, pour obtenir la Confédération. Il était l'un des délégués de la conférence de 1864, à Charlottetown, à celle de Québec, puis à celle de Londres, 1867, lorsque l'acte de l'Amérique Britannique du Nord fut préparé.

Peu après la Confédération, il donna sa démission pour des raisons personnelles et en 1872, il cessa, après vingt-trois ans, de représenter la division de Sherbrooke.

Sa carrière politique ne s'est cependant pas terminée là. En 1877, il faisait partie de la commission des pêcheries, réunie à Halifax, au sujet du traité de Washington. En 1879, il ouvrit des négociations pour obtenir des traités de commerce avec la France et l'Espagne. De 1880 à 1883, il a accepté le poste de haut commissaire canadien à Londres.

Depuis quelques années, sir Alexander Galt a pris un grand intérêt dans les chemins de fer et les mines de charbon du Nord-Ouest. Il s'est beaucoup occupé du Canada Atlantique et du Grand Tronc.

En 1869, sir Alexander Galt a été élevé à l'honneur de l'Ordre de la Chevalerie, recevant le titre de Grand-Croix de cet ordre.

Sir Alexander a d'abord épousé une fille de M. John Torrance de Montréal, puis, en secondes noces, une sœur de sa première femme.



OUS allons causer, aujourd'hui, de deux grandes questions fort discutées à l'heure qu'il est des deux côtés de la frontière : l'indépendance du Canada ou son annexion aux Etats-Unis.

Il y a déjà longtemps que l'on parle d'annexion dans la presse, dans le public et même jusque dans les parlements. Des hommes très importants n'ont pas craint d'épouser cette cause et de combattre en sa faveur avec toute l'énergie possible. Mais cette idée n'a pris de la consistance que depuis quelques années.

M. Butterworth voulut connaître, un jour, la pensée des députés américains sur cette grave question. En conséquence, le 12 décembre 1888, il déposa devant le Congrès une proposition dont voici le texte :

"Attendu que les citoyens de la puissance du Canada ont la même nationalité, le même langage, la même histoire et les mêmes traditions ; et

"Attendu que les ressources des deux pays se complètent mutuellement et les artères du commerce, tant naturelles qu'artificielles, sont si enchaînées et si mutuellement dépendantes l'une de l'autre, qu'elles devraient former un seul système unique et inséparable ;

"Attendu que des relations commerciales entre les Etats-Unis et le Canada ont été beaucoup gênées et même paralysées dans une certaine mesure, par suite de l'incapacité des deux gouvernements d'établir un système de commerce international entre eux, qui est essentiel pour rencontrer les exigences de la situation ; attendu que les conditions et relations qu'on vient de mentionner, ainsi que la géographie des deux pays, suggèrent l'impossibilité d'un règlement juste et permanent des controverses qui se rapportent aux pêcheries, frontières et au commerce transcontinental, excepté en unissant leurs efforts et intérêts sous un même système gouvernemental et démontrant logiquement la nécessité et la probabilité d'une union et d'une annexion entre les deux nations sous un seul gouvernement ; et

"Attendu que les liens de sympathies résultant de la parenté, race, langage, tradition et identité substantielle de système gouvernemental, ainsi qu'une communauté d'intérêts basée sur le commerce et ses aides et agences, sont d'un tel caractère qu'une telle union ou annexion est discutée et considérée favorablement par les citoyens des deux nations, et en autant que l'on croit que sa consommation prochaine serait d'un grand avantage à tous les citoyens et sujets des deux pays, pourvu que la chose puisse se faire d'une manière compatible avec l'honneur et la dignité des Etats Unis, de la Grande-Bretagne et de la Puissance du Canada ;

"Par conséquent, dans le but d'aider à la réalisation de ce qui a été ci-dessus suggéré, qu'il soit résolu, par le sénat et la Chambre des représentants des Etats-Unis au Congrès, que le président soit, et est par les présentes, autorisé à entrer en négociations au sujet de l'union et de l'annexion du Canada avec les Etats-Unis sous un seul gouvernement, telle union et annexion devant être basée sur l'entrée des différentes provinces du Dominion ou une d'elles dans l'union, sous les mêmes conditions et sur le même pied d'égalité que les différents autres Etats unis qui forment maintenant l'Union, les Etats-Unis devant assumer la dette du Canada ou une juste proportion d'icelle, et telles autres conditions équitables, que les parties contractantes pourront demander, et résolu de de plus que dans le but de faire ces négociations, le président demande aux gouvernements de la Grande-Bretagne et de la puissance du Canada de nommer des commissaires, pour considérer la sagesse et l'opportunité de régler toutes les difficultés qui existent maintenant entre les deux gouvernements au sujet de la question des pêcheries ou toute autre, par l'union et l'annexion, comme il a

été plus haut suggéré, de tout le Canada ou une ou plusieurs provinces, telles négociations devant être conduites avec tout l'égard dû aux relations amicales qui règnent entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis et les obligations qui en découlent."

Le même M. Butterworth proposa, le 10 février 1889, une autre motion pour demander au gouvernement américain d'inviter les ministres et les députés canadiens à une grande assemblée qui aurait lieu le 1er mai de la même année. Il demandait aussi la formation d'une commission de soixante-quinze députés et sénateurs américains et une somme de \$150,000, afin de payer des dépenses de réception des délégués canadiens. Au sénat, M. Morgan faisait une proposition presque identique à celle de M. Butterworth.

Les deux propositions ont été défaites, mais M. Butterworth n'a pas perdu courage après cette double défaite. Il continue toujours de combattre en faveur de ses idées, puissamment aidé par M. Hitt.

Nous continuerons, dans une prochaine revue, le développement de notre thèse.



A FLEUR DE GENÊT

A PROPOS D'AMITIÉ

C'est un parti pris, messieurs les hommes ne veulent pas admettre que les femmes puissent aimer d'amitié. Que voulez-vous ? tous les philosophes et les écrivains de tous les temps l'ont dit et l'ont écrit. O femmes, mes sœurs, faites-en votre deuil, résignez-vous, l'amitié, la véritable amitié, est la passion des grandes âmes, elle n'est possible que pour les natures d'élite. C'est nous dire assez clairement que les natures d'élite et les grandes âmes ne sont pas l'apanage de notre sexe. Oh ! ces hommes !... je serais bien curieuse de savoir combien de véritables amis on pourrait trouver parmi eux.

L'amitié est un sentiment élevé, parfait, désintéressé ; or, je vous le demande, est-ce que les femmes savent et peuvent être désintéressées... malgré les nombreux exemples de désintéressement que messieurs les hommes leur mettent sous les yeux ? L'amitié résiste à tout, survit à l'absence, sait souffrir sans se plaindre, cherche, désire et saisit avec empressement l'occasion de faire du bien, de consoler, etc., etc. Or, nous, pauvres femmes, savons-nous ce que c'est que le dévouement ? J'ai pourtant la ferme conviction que, sous ce rapport-là, nous pouvons vous rendre des points, messieurs.

Persistez donc, si vous y tenez, à nier l'amitié de la femme. Vous avez de bonnes raisons pour cela : tous les philosophes et les écrivains l'ont niée... ils ont nié bien d'autres choses... mais, qu'importe ! Cela fait si bien l'affaire des hommes d'aujourd'hui que les hommes d'autrefois aient ainsi parlé de la femme ; ils ont à leur disposition des idées toutes prêtes, des phrases toutes faites dont ils se font des armes et pour se défendre et pour nous attaquer. Mais si tous ces philosophes et ces écrivains ne se sont pas donnés plus de peine pour connaître le cœur de la femme que ne s'en donnent les hommes d'aujourd'hui, il n'est pas étonnant qu'ils se soient fourvoyés. Ce qu'ils ont dit et écrit leur a été inspiré par le dépit et la malice... tout comme ce que disent et écrivent bien des hommes de nos jours.

Denis Ruthban a nié lui aussi l'amitié de la femme, mais Denis Ruthban a reconnu ses torts ; il a fait amende honorable, et j'aime à croire qu'il ne le regrette pas.

A ce propos, Fleur de Genêt, laissez-moi vous dire que vous vous trompez en croyant que j'avais confondu l'amitié avec l'amour lorsque j'ai protesté contre l'article de Ruthban intitulé "Amitié de femme." J'avais bien lu, bien vu, bien compris et je vous prie de croire, aimable Fleur de Genêt, que je connais parfaitement bien la différence qui existe entre l'amour et l'amitié. Donc, je n'ai rien confondu du tout et... Denis Ruthban le sait

bien. S'il a paru croire ou s'il a voulu faire croire le contraire c'est que... mais, voyons, Denis Ruthban est maintenant mon ami et... on ne trahit pas ses amis.

S'il avait été question d'amour, je serais restée muette. Ce sentiment-là ne s'analyse pas et ne se discute pas ; chacun le comprend et le juge d'après sa façon d'aimer, il y en a tant !... et vous en avez parfois de si étranges vous autres, messieurs, car, il faut bien le dire, en fait d'amour vous n'êtes pas aussi difficiles qu'en fait d'amitié. Vous savez bien vous contenter d'un ami, mais lorsqu'il s'agit de vos amours, la quantité prime souvent sur la qualité. Mais, passons, ce n'est là le sujet qui doit nous occuper ; il est question de l'amitié, n'y mêlons pas l'amour.

Donc, vous, Fleur de Genêt, vous y croyez à cette amitié... mais vous trouvez que les vrais amis sont rares. C'est très vrai, mais, voyez-vous, s'il en était autrement, l'amitié y perdrait peut-être de son prix et... vous n'y tiendriez plus autant.

Moi qui ne suis rien autre chose qu'un tout petit brin d'herbe, je crois à l'amour et je crois à l'amitié. Je crois à l'amitié chez les hommes parce que je connais des hommes qui savent aimer sans calculer et donner sans compter. Je crois à l'amitié chez les femmes (n'en déplaise à tous les philosophes passés, présents et futurs) parce que je connais des femmes qui, au besoin, sauraient briser, meurtrir leur cœur si le bonheur d'une amie le demandait. Je crois à l'amitié entre l'homme et la femme parce que... j'ai d'assez bonnes raisons pour cela.

Je ne comprends vraiment pas pourquoi les hommes sont si sévères, si injustes à notre égard. Ils agissent envers nous d'une façon véritablement indigne. Quand ils n'ont pas à notre adresse de ces phrases méchantes et cruelles, ils nous abreuvant de fades louanges, d'insipides compliments... c'est révoltant à la fin de toujours entendre dire que nous sommes incapables d'éprouver de ces sentiments qui demandent quelque peu de grandeur d'âme, de noblesse de cœur. Mon Dieu ! je sais bien que tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, tout ce qui est vrai ne peut se rencontrer à chaque pas... mais, enfin, les cœurs qui savent aimer, je vous assure, messieurs, qu'il n'est pas plus difficile de les rencontrer dans nos rangs que dans les vôtres. Car, après tout, vous le savez bien, nous valons autant que vous... quand nous ne valons pas mieux. Mais vous ne l'admettez jamais... vous avez trop d'orgueil pour cela, et puis en renonçant à nous railler, à dire du mal de nous, vous perdriez une belle occasion de faire de l'esprit... et ce serait grand dommage !

Continuez donc, grands et nobles cœurs, continuez à ne voir briller qu'en vous la douce lueur des affections pures et désintéressées, en vous seuls aussi l'ardeur du dévouement, la joie du sacrifice, enfin tous ces grands et beaux sentiments qui ne peuvent être compris et éprouvés que par les âmes assez nobles et assez grandes pour les contenir.

Nous réserverez-vous, du moins, la faculté d'admirer ? Oui, sans doute, car au besoin vous pourriez y trouver votre compte.

BRIN D'HERBE.

L'OPÉRA FRANÇAIS A MONTRÉAL

Le théâtre Empire, remis à neuf et parfaitement décoré, ouvre ses portes et va, pendant tout l'hiver, nous donner des représentations françaises d'opéra, d'opéra comique, d'opérettes, comme aussi des drames et des comédies.

Nous espérons que cette tentative aura du succès auprès de notre population, qui n'a eu, jusqu'à ce jour, que de rares occasions d'entendre les chefs-d'œuvre de la scène française autrement que par des adaptations souvent assez mal réussies.

On nous promet en grand opéra, le *Faust*, la *Lucie*, *Carmen*, le *Trouvère*, la *Traviata*, en opéra comique, le *Voyage en Chine*, les *Mousquetaires au Couvent*, puis toutes les célèbres opérettes d'Offenbach, de Lecoq et d'Audran.

La Comédie et le Vaudeville ne sont pas moins bien choisis. Nous aurons : le *Voyage de M. Per-*

richon, un chef-d'œuvre, le *Chapeau de paille d'Italie*, l'abbé *Constantin*.

Toutes les pièces que je viens de citer sont telles que les jeunes filles pourront parfaitement les entendre. Le *chapeau de paille d'Italie*, en matinée, sera la joie des enfants.

La pièce de début, la *Fille du Tambour Major*, a été un des grands succès d'Offenbach. La scène se passe en Italie, au moment de sa conquête par Bonaparte. L'intrigue est simple, le dialogue amusant, la musique gaie et facile. L'entrée des Français à Milan, aux sons du *Chant du Départ*, avec le drapeau tricolore déployé, sera le clou de la soirée.

On nous assure que le personnel de la troupe française est excellent dans son ensemble, et que les décors ne laissent rien à désirer.

Nous rendrons compte à nos lecteurs des représentations qui commencent, et souhaitons à la compagnie française et à ses directeurs tous les succès que mérite l'intelligente tentative qui charmera nos longues soirées d'hiver.

STRAPONTIN.

L'EMPEREUR GUILLAUME A METZ

(Voir gravure)

La visite que l'empereur d'Allemagne vient de faire à Metz devait déjà avoir lieu, l'année dernière, et a été empêchée, si on s'en souvient, par l'épidémie cholérique qui régnait alors.

Mais si, l'année dernière, la présence du souverain d'Allemagne en Lorraine ne devait avoir qu'un but purement militaire, elle a revêtu, cette fois, un caractère politique très prononcé, grâce à la présence du prince de Naples. Nous n'avons pas à rappeler les commentaires auxquels cette démonstration de l'Italie officielle a donné lieu dans la presse des deux côtés des Alpes. Le fait de la participation du prince royal d'Italie aux manœuvres impériales, en Alsace Lorraine, est désormais acquis.

C'est le 3 septembre que Guillaume II est arrivé, par le train spécial, à Metz, ou mieux à la gare de Devant-les-Ponts, petites stations aux portes de Metz. Le prince d'Italie se trouvait dans le même train que le monarque allemand.

Accompagné du prince de Naples, l'empereur s'est rendu directement dans la plaine du Ban-Saint-Martin, vaste polygone qui sert ordinairement de champ de manœuvres et où les troupes du 16e corps étaient disposées en carré pour le service divin en plein air. Au centre, on avait dressé une tente pour l'empereur et, devant, un autel pour le service liturgique. A droite et à gauche de l'autel se tenaient les porte-drapeaux et porte-étendards de tous les régiments prenant part à la cérémonie. La suite de l'empereur et les officiers d'état-major se tenaient des deux côtés de la tente impériale faisant face au fort de Saint-Quentin. Comme coup d'œil d'ensemble, cette cérémonie militaire se déroulant au milieu d'un silence religieux ne manquait pas de grandeur. Pendant l'office, le prince de Naples se tenait aux côtés de l'empereur sous la tente impériale.

Immédiatement après le service, l'empereur, portant l'uniforme des hussards rouges de la garde, après avoir passé à cheval devant les troupes, s'est placé à leur tête et a fait son entrée solennelle à Metz.

L'année dernière, Guillaume II s'était proposé d'inaugurer la statue équestre élevée à l'Esplanade à son aïeul Guillaume Ier, et dont il avait posé la première pierre. N'ayant pu présider cette cérémonie, il a voulu, cette fois, donner au monument une sorte de consécration militaire en faisant défiler les troupes du 16e corps devant la statue. Lui-même, le prince de Naples à pied à ses côtés, se tenait avec sa suite à cheval devant le monument, pendant que les troupes, en colonne de bataillon, défilaient aux sons de la musique.

Si vous voulez vous distraire, achetez les *Lettres d'un étudiant*. C'est un récit où tous peuvent trouver de l'amusement en le lisant. Beau style, variété, etc., tout y est. G. A. et W. Dumont, 1825, rue Sainte-Catherine.



Saint François choisit la pauvreté comme épouse

Saint François invite les créatures à louer le Créateur

TRYPTIQUE ; Peinture murale à la fresque par M.



...vite les créatures le Créateur.

Saint François reçoit l'impression des plaies de Jésus-Christ

...le à la Par M. Joseph-Jean-Félix Aubert

L'IVROGNE

Quelle heure est-il ? Comment me voilà dans la rue,
Minuit ! et me voilà planté comme une grue !
Encor, si je pouvais me tenir ferme et droit
Sur mes jambes ! Bon Dieu, de douleur quel surcroît
Pour ma femme, et combien elle va me maudire
En entrant sous le toit !... Que vais-je enfin lui dire ?
Cependant, je m'en moque et je suis libre, moi,
De faire la bamboche. Au bout du compte, quoi !
Abandonner ainsi mes amis ? Non pas, certe ;
Je veux quand il me plaît, qu'à la dépense ouverte
Ma poche entretienne avec joie et gaité
Mes bons vieux compagnons en pleine liberté.
La liberté, c'est bon ! oh ! quelle belle chose !
Quand l'effet qui s'en suit a toujours bonne cause.
Mais holà ! je n'ai pas encor, je crois, diné,
J'ai faim, j'ai froid des pieds même jusques au nez ;
Où donc ai-je passé ! Diable ! quel mal de tête !
Aujourd'hui ne sera pas pour moi jour de fête !
Mon cerveau brûle et puis je sens mon estomac
Qui s'irrite ; peut-être aussi c'est le tabac
Que j'ai fumé ? Mais non, c'est plutôt sans nul doute
D'avoir depuis deux jours un peu trop bu la goutte.
Ça n'y fait peu, n'importe, il vaut mieux l'avouer,
Je ne sais vraiment plus à quel saint me vouer.
Hier matin c'était dimanche, jour d'église ;
J'avais pris tout l'argent et j'avais dit à Lise :
—Ma femme, fais le feu, je m'en vais au marché
Te chercher un diner des plus endimanchés.
Et voilà que je pars ! A peine à l'encoignure
Je rencontre Bido qui me met à l'allure
De hale, en me disant : —Viens t'en donc boire un coup
Avec moi, vieil ami. — Je n'y tiens pas beaucoup,
Lui dis-je : excuse-moi je m'en vais à la hâte
Aux halles de Trémé. Je crains que ne se gâte
Le temps qui nous menace... et j'ai là mon panier.
Là-dessus il m'attrape : —Ah ! s'il faut te prier,
Me dit-il, nous verrons quelle cérémonie
Tu crois donc avec moi pousser à la folie.
Il fallait bien entrer. Puis alors nous bavons,
Quand à peine fini deux autres compagnons
Arrivent en disant : —Ah ! quelle heureuse chance
De nous trouver à quatre ! Aujourd'hui la bombance !
Ah ! combien nous allons rire, boire, causer,
Et riboter ensemble et puis nous amuser
Après le déjeuner. Là-dessus il faut boire.
Gargon, servez-nous donc ? Comme on peut bien le croire,
Avant que d'en sortir nous avons bu six coups
Du plus raide whisky, même nous étions roux.
Ça vous semble un peu fort ? Mais vrai je vous atteste
Que cela n'était rien à comparer au reste !...
Maintenant, me voilà tout raide comme un clou,
J'ai tout perdu : panier et jusque au dernier sou !
Puis que dire ?... voyons... Non inutile, Lise
A dû trop me maudire à son retour d'église !
Comment ont-ils diné ?... Pour la première fois
J'ai peur d'entrer chez moi, j'ai honte, je le crois,
De mes propres enfants. Oh ! quelle affreuse vie
Que celle de l'ivrogne ! Hier j'avais envie
De remettre à ma femme en quittant notre toit
L'argent de ma semaine ; elle en avait le droit
Et l'eut bien dépensé, tandis que ma famille
Va souffrir plus encor, et qui plus est, ma fille
N'aura pas de chaussure et ne pourra, demain,
Aller à son école ! Oh ! vraiment c'est vilain,
La passion qui porte à trop de négligence
L'homme si bien doué de tant d'intelligence !
Oh ! passion qui pousse et toujours sans arrêt
Le père de famille à l'effeux cabaret,
Lui brise sa raison et les facultés mêmes
De ses sensations et le livre aux extrêmes,
Absorbant sa sueur et chaque picailon,
Sans honte et sans remords de traîner le haillon.
Oh ! vi aine nature, appelée habitude !
Rivant la conscience à tant d'iniquité,
Charmant la volonté d'un attrait qui séduit
A se soumettre au mal entraîne et vous conduit,
Véritable insensé, comme un être sans âme,
A voir périr de faim vos enfants, votre femme !
Adieu, mes compagnons, je vais donc m'affranchir
De ce joug sous lequel Becchus vous voit blanchir.
Adieu, mes vieux amis, désormais je vous quitte,
Tout ivrogne a toujours fini dans la faillite !
Je m'en vais au logis, je vais dire en entrant :
Lise, je suis coupable et digne du néant ;
Mais pardonne, pour moi, sur ta tête je jure,
C'est la dernière fois, vraiment je te l'assure,
Que je m'enivrerais. C'est la dernière fois
Qu'on me verra venir fléchissant sous mon poids,
Et que vous sentirez cette haleine si forte
De tabac, de whisky qui, malgré vous, vous porte
A tant de répugnance. Oui, vous avez raison,
Le cabaret me mine et ruine ma maison.
Il faut que cela cesse et je vais à l'ouvrage
Réparer mon passé ; je veux que tout mon gage
Se consacre en tes mains aux soins de nos enfants ;
Que de fois j'ai battu ces pauvres innocents
Et toi !... La volonté d'un ivrogne est légère,
Je le sais, et se laisse entraîner, passagère,
Comme la plume vole et tourne à tous les vents,
Mais, femme, à l'avenir, la mienne, je le sens,
Demeurera constante. Ah ! j'ai trop en moi-même
Réfléchi ! Chacun doit, s'il se respecte et s'aime,
Pourvoir à sa famille. A tout homme malheur !
Qui néglige insensé, cette loi du bonheur.

SAINT-TAMMANY.

REDEMPTION



ARMÉ les compagnies de francs-tireurs qui, pendant la terrible guerre de 1870, firent tant de mal aux Prussiens, les *Vengeurs de la Mort* s'étaient signalés par leur audace et leur intense bravoure.

Le jeune capitaine, Léon Dormoy, était un énergique et fier patriote, toujours le

premier au feu, le dernier à la retraite ; il donnait à son petit bataillon l'exemple du courage et du dévouement.

Harcelant sans cesse l'ennemi, le battant souvent, agissant avec une témérité peu commune et une grande magnanimité vis-à-vis des vaincus, les "Vengeurs de la Mort" s'étaient attiré les sympathies de tous et leurs hauts faits étaient légendaires.

Ils partaient en expédition souvent la nuit, allaient débusquer les uhlands d'une ferme envahie, arrêter un convoi, faire prisonnier un avant-poste. Au petit jour ils étaient de retour dans la ville la plus proche, pansaient leurs blessés, comptaient leurs morts, rares heureusement, se reconfortaient, et le soir, remis et dispos, ils repartaient, accompagnés des vœux de tous, continuer cette guerre d'embuscade, si néfaste aux Prussiens, frappés d'effroi, et qui ne savaient comment y échapper.

Un jour on amena au capitaine un tout jeune homme qui désirait, lui aussi, combattre pour la patrie.

Cheveux rasés courts, yeux bleus profonds et doux, moustaches fines qu'il ne tourmentait jamais, barbiche au menton, légers favoris aux joues, ce jeune homme, avec ses regards loyaux et fiers, plut de suite au capitaine : il lui rappelait comme une souvenance, quelque chose de déjà vu, et connu autrefois.

—Comment t'appelles-tu ! interrogea-il, songeur.

—Frantz, mon capitaine. Je suis de là-bas, près de la frontière ; je veux faire comme mon père et mes frères, morts peut être !... Je veux me battre pour la France.

—Soit, tu es des nôtres ; et tu sais, nous, nous n'en sortons pas vivants de cette effroyable guerre.

—Tant mieux, murmura le jeune homme faiblement.

Et la guerre de guérillas faite par les "Vengeurs de la Mort" reprit plus ardente que jamais.

* *

Malgré ses succès remportés contre les ennemis, malgré les combats journaliers, malgré son amour pour la patrie, à laquelle il donnait si bravement sa vie, le vaillant capitaine Léon Dormoy était toujours triste ; rarement on le voyait sourire ; et même, lorsque de jeunes et jolies femmes venaient le féliciter, ses yeux se voilaient et l'on eût dit que des larmes y brillaient.

Dans la petite compagnie qu'il commandait, on connaissait son humeur noire, et personne ne s'en étonnait plus. On chuchotait bien tout bas qu'il y avait dans ce chagrin une trahison féminine, mais nul n'avait jamais osé demander des détails à ce sujet.

Et puis, que leur importait des questions de femmes à ces hommes disposés seulement à combattre, qui n'avaient plus d'amour que pour la France déchirée par l'invasion, râlant, pantelante, sous les bottes des junkers prussiens ; que leur importait maintenant les plaisirs, alors qu'il s'agissait de la défense de la patrie !

Un seul des francs-tireurs paraissait s'inquiéter de la tristesse du capitaine : c'était la nouvelle recrue, que son courage avait déjà fait nommer sergent. Car, malgré qu'il parût à peine âgé de vingt ans, que son teint fût blanc, son cou gracieux et ses mains mignonnes comme celles d'une femme, cela ne l'empêchait pas d'être un diable au feu, un héros dans l'action, et il avait conquis l'estime de tous ses camarades.

Toujours le plus près possible du capitaine, qui

avait fini par le prendre en affection, il lui avait sauvé deux fois la vie, tout en recevant de rudes horions, heureusement peu graves, et qu'il n'avait jamais voulu faire panser, tant son courage était grand et son mépris de la souffrance profond.

—Eh bien ! capitaine, toujours morose donc, disait le jeune sergent en surprenant Léon Dormoy dans une de ces tristesses navrées dont il avait l'habitude.

—Toujours, Frantz, répondit celui-ci, sombre, mon cœur enferme un chagrin que rien ne pourra consoler.

—Une histoire de femme, hein ! capitaine. Oh ! les coquines, elles n'en font jamais d'autres, fit en riant le jeune soldat.

—Oui, une histoire bien triste et qui a brisé ma vie. Aussi bien pourquoi ne te la dirais-je pas ! tu es un ami, toi ! Ma femme, entends-tu, ma femme, celle que j'aimais à la folie, en laquelle j'avais placé tout mon bonheur, tout mon avenir, ma femme m'a trompé... .

Un nuage avait passé sur la figure si fine du sergent.

—Bah ! c'est banal, cela, capitaine, il ne faut pas vous tant assombrir pour si peu.

—Tu as raison ; mais je l'aime, moi, ma femme, je l'aime toujours et je ne puis l'oublier.

—Qui sait si elle ne vous aime pas aussi, elle, si elle ne se repent pas ?

—Que dis-tu là ? s'écria le capitaine, surpris ; ma femme est de ces malheureuses qui ont des passions, mais pas d'amour ; je l'aime, mais je la méprise.

Le petit sergent courba la tête, silencieux.

—Si elle se repentait, cependant, fit-il, hésitant, lui pardonneriez-vous, capitaine ?

—Pourquoi cette question ? Tu la connais donc cette misérable ?

—Moi !... Pas du tout, mais enfin ?... .

—Eh bien ! non, reprit le capitaine, farouche, non, je n'oublierai jamais, entends-tu bien. Jamais je ne lui pardonnerai d'avoir déshonoré mon nom, trahi ma confiance, brisé mon cœur.

—Hélas ! soupira Frantz, en se retirant tristement.

Le capitaine continua de rêver. Il était beau, le ciel, d'un bleu intense et profond, la lueur des étoiles tombait sur son front brûlant, apportant l'apaisement à son cœur. Oh ! comme il eût voulu oublier l'infidèle que tant il avait aimée !... .

Dans l'ardeur du combat il y pensait moins, aussi se battait-il sans cesse en désespéré, harcelant et poursuivant sans cesse l'ennemi.

Un jour, il résolut d'aller châtier des Prussiens qui avaient incendié une ferme avec une sauvagerie sans exemple, en rejetant ses habitants dans le foyer incandescent où tous périrent... .

Les "Vengeurs de la Mort" se mirent à la recherche des incendiaires avec des cris de rage. Ils les rejoignirent bientôt et leur livrèrent un combat terrible. On se battit de part et d'autre furieusement, mais les Prussiens furent vaincus, obligés de fuir en laissant de nombreux morts et blessés derrière eux, ils firent en partant une dernière décharge qui coucha par terre plusieurs francs-tireurs.

Le capitaine, haletant, éperdu de courage, se battait comme un lion, ne voyant rien que l'ennemi à vaincre. Il entendit soudain un cri d'appel suprême à ses côtés. Il regarda à ses pieds et se précipita sur le sergent Frantz, qui était tombé en combattant toujours et gisait là, blessé à mort, d'une balle reçue en pleine poitrine... . Il souleva doucement la tête pâle du jeune homme et vit une figure imberbe, dont tous les postiches étaient arrachés ; il sentit des larmes brûlantes lui mouiller la main, tandis qu'une voix sifflante lui disait en hoquetant :

—Pardon ! Léon, pardon !... .

Sa femme ! c'était sa femme qu'il avait tant aimée et qui mourait de la mort des braves, murmurant encore :

—Pardon !... pardon !... .

Alors le capitaine, le cœur angoissé, la gorge serrée, se pencha tout ému sur ce visage crispé par la souffrance et déposa un long baiser sur le front moite déjà de la sueur de la mort... .

—Merci, Léon, merci... Tu es bon... Je t'aime ! murmura-t-elle en un dernier spasme.

Le lendemain, à l'appel du nom du sergent Frantz, le capitaine répondit fièrement, mais les traits contractés :

—C'était ma femme, messieurs, morte au champ d'honneur.

Et tous se découvrirent.

PAUL MINK.

DÉVOUEMENT FILIAL



IL ÉTAIT aux jours sombres de la Révolution. La France, noyée dans le sang de ses enfants, pleurait chaque jour de nouveaux attentats.

Ce beau pays, qu'illuminèrent toujours la gloire et l'honneur, n'était plus qu'un repaire de brigands. On égorgait de tout côté, sans distinction ni d'âge ni

de sexe. Des familles entières, le cœur gros d'angoisses, exposées aux misères du froid et de la faim, s'enfuyant au fond des forêts pour échapper au glaive des meurtriers. D'autres passaient la frontière en jetant un triste adieu à la patrie, qu'elles aimaient encore dans son malheur.

A l'Abbaye, chaque jour une nouvelle hécatombe humaine tombait sous le glaive des septembriseurs, qui massacraient sans pitié tous les prisonniers.

Le père de Mlle de Sombreuil, digne et vénérable vieillard, soutien de cette enfant unique, venait d'être saisi par les révolutionnaires. Il allait périr. Mlle de Sombreuil s'élança, arrive au milieu des forcenés, dont elle fend la foule, et va sa jeter dans les bras du prisonnier.

—Mon père ! mon père ! lui dit-elle, en quels lieux nous rencontrons-nous ! et devant quels témoins ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi. Faites que je puisse attendre le cœur de ces malheureux. Non, non, mon père, vous ne mourrez pas ; ou du moins vous ne partirez pas seul.

Les septembriseurs, étonnés d'un spectacle si inattendu, veulent arracher la jeune fille des bras de son père ; mais Mlle de Sombreuil refuse de quitter le vieillard, elle lui fait un rempart de son corps.

—Allons, allons, dit un des bourreaux, que l'on finisse cette comédie.

Et il s'avance, menaçant ; mais la courageuse enfant ne se laisse pas déconcerter.

—Non, non, leur dit-elle, vous ne m'ôtez pas mon père. Je veux mourir avec lui plutôt que de l'abandonner ici. Le corps de sa fille lui servira de rempart contre vos coups ; et nous verrons si vous serez assez barbares pour aller frapper un père à travers le cœur de son enfant. Rendez le moi, je vous en conjure au nom de votre mère et de tout ce que vous avez de plus cher, rendez-le à ma tendresse. Je n'ai plus que lui pour m'aimer. Oh ! quelle serait votre douleur et combien grande et terrible serait la vengeance que vous exerceriez contre celui qui vous ravirait votre mère et qui l'égorgerait indignement sous vos yeux ! Et moi, vous me voyez sans force à vos genoux, implorant le salut de mon père. Epargnez ses cheveux blancs et faites moi mourir à sa place. Il ne m'en coûtera pas de verser mon sang pour celui que j'aime plus que moi-même ; ôtez-moi la vie, mais, de grâce, rendez-lui la liberté.

Les bourreaux sont émus par tant d'héroïsme et d'amour filial. Ils renoncent au crime qu'ils voulaient commettre, et la pitié entre encore une fois dans leur cœur endurci. Mais, ô mon Dieu, quelle pitié barbare ! quelle féroce et inhumaine miséricorde ! Ces monstres décident entre eux de rendre la liberté au vieillard si Mlle de Sombreuil consent à boire un verre de sang humain. Triste et pénible tâche pour cette pauvre enfant ; mais elle consent sans hésiter.

On saieit un verre à demi-brisé, on le remplit dans une mare de sang et on le lui présente. La courageuse jeune fille prend le verre dans sa main, et, élevant vers le ciel un regard plein d'amour, elle demande à Dieu la force qui lui est nécessaire. Deux fois elle approche le breuvage de ses lèvres, et deux fois elle le repousse. La répugnance s'em-

pare de son cœur. Mais un regard que lui adresse son père, regard plein d'amour paternel et de confiance en sa fille, lui donne une nouvelle force. Elle voit son père entre les mains des brigands ; une larme coule sur sa joue, et, d'un seul trait, elle avale le breuvage.

Les rangs des forcenés s'entr'ouvrent, et le vénérable vieillard vint se jeter tout en pleurs dans les bras de sa fille.

Il était sauvé.

PASCHAL.

UNE MAIN D'ENFANT



LE chevalier est sauvé, monseigneur, dit-il au duc. Je répons de sa vie. Peut-être même conservera-t-il sa raison, qu'il a toute entière à ce moment.

Quelques personnes seulement entendirent cette réponse, mais leurs exclamations et le geste du duc firent deviner à toute l'enceinte la bonne nouvelle

qu'avait rapportée le savant chirurgien. Un murmure de joie parcourut tous les rangs du public. Les spectateurs respirèrent plus à l'aise.

Le tournoi commença aussitôt. Il y eut de brillants faits d'armes ; maintes armures brisées et pas mal de côtes endommagées ; et tout fut terminé à cinq heures. Chacun regagna son logis en devisant des incidents de la journée.

Le lendemain Jean V..., fit appeler Raoul de Plougomar.

—Legoal m'assure que votre père est sauvé désormais, dit-il au jeune homme. Aujourd'hui, c'est de vous qu'il s'agit. Pour vous dédommager de tout ce que vous avez souffert, je veux vous donner en mariage une des plus riches héritières de Bretagne.

—Monseigneur, dit Raoul, en fléchissant le genou, la journée d'hier et votre auguste bienveillance m'ont fait oublier tous les maux passés. Permettez-moi de n'accepter aucun autre dédommagement.

—Elle est jeune, belle, de haute naissance, reprit le duc. Elle possède trois beaux châteaux et assez de richesse pour rebâtir vos deux manoirs de Plougomar et de Kerpratt. De plus elle est notre parente.

—Monseigneur, je suis indigne d'un tel honneur.

—Dites la vérité. Votre cœur n'est pas libre ?

—Hélas ! Monseigneur, c'est vrai. J'aime une noble dame que j'ai sauvée d'un naufrage, à Plougomar.

—Lui avez-vous dit que vous l'aimiez ?

—Oh ! non. Monseigneur ! Dans notre position à tous deux, c'eût été une lâcheté de ma part.

—Elle est mariée ?

—Non. Monseigneur, elle est veuve.

—Ainsi vous refusez ma noble cousine ? reprit le duc en ouvrant une portière de tapisserie. Alors, dites-le lui vous-même, car la voici. Je vous laisse ensemble.

Les rideaux de brocart qui venaient de retomber derrière Jean V..., se séparèrent aussitôt. Marcelle de Boloi entra dans l'appartement. Elle tenait à la main le petit Loïc, qui vint se jeter dans les bras de Raoul. Celui-ci regardait Marcelle. Son pauvre cœur, si longtemps habitué à souffrir, ne pouvait encore croire à son bonheur.

—C'est moi dont vous parlait le duc, dit la jeune femme, d'une voix émue. Je suis veuve et maîtresse de ma main, Raoul, refusez-vous encore de m'épouser.

—Oui.

—Et vous m'aimez ?

—Tenez, Marcelle, parlez-moi, rassurez-moi, car je doute encore et j'ai peur d'être le jouet d'un rêve.

Il prit une petite main qui tremblait aussi et l'appuya sur ses lèvres.

—Vous saviez donc que je vous aimais ? murmura-t-il...

Une larme de bonheur roula des yeux de Raoul

sur les doigts rosés de la jeune femme : le cœur de Marcelle la sentit autant que sa main. Heureuse de son propre bonheur, Marcelle, l'était plus encore de celui qu'elle lisait dans les yeux humides du chevalier.

Oui, Raoul, je vous aime, lui dit-elle de sa voix calme et chaste, et avec son angélique regard. J'avais lu dans votre cœur. Depuis mon départ de Kerpratt, je n'ai pensé qu'à vous. C'est moi qui ai tout dit au duc.

—Et ce cheval, ces armes ?...

J'étais si heureuse de m'occuper de vous ! Jobic était mon complice.

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! dit Raoul, qui ne pouvait se lasser de contempler la belle jeune femme, comment vous récompenser de tant de bonheur ?

Par un geste charmant de grâce et de confiance Marcelle prit la main de Loïc et la mit avec la sienne dans les deux mains de Raoul.

—Devenez le second père de cet enfant et soyez toujours bon pour lui, dit-elle, en noyant les regards de ses beaux yeux dans les yeux du chevalier.

Celui-ci, profondément ému, réunit les deux anges dans la même étreinte.

—N'est-ce pas à Loïc que je dois mon bonheur ? dit-il. C'est lui qui s'est attaché à moi sur la grève de Plougomar. Pour ne jamais l'oublier je veux qu'un modèle en argent de cette pauvre petite main meurtrie par moi soit offert à l'autel où l'on bénira notre union.

Emue de cette bonne pensée, Marcelle serra doucement la main du chevalier qui se montrait si digne de son amour.

—Quel jour célébrera-t-on notre mariage ? reprit-il.

—Allons le demander à votre père, répondit-elle en baissant les yeux sous le regard brulant de Raoul. Cela dépendra de sa santé.

Le mariage eut lieu deux mois plus tard, à la petite chapelle de Lannerose. Ce fut le vieux Simon de Plougomar, dont la raison était complètement revenue, qui suspendit la main d'argent à côté de l'autel. Les pauvres des environs gardèrent longtemps le souvenir de ce mariage. On retrouve encore dans bien des complaintes et des chants rustiques du pays le nom de Marcelle, la bonne chatelaine de Plougomar.

A. DE BREHAT.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Omelette parmentier—Couper en petits dés quelques pommes de terre que l'on met dans une poêle avec du beurre, un peu de sel et poivre. D'autre part, casser, assaisonner et bien battre les œufs que l'on désire mettre en omelette ; quand les pommes de terre sont cuites, y mettre les œufs. Finir comme pour une omelette ordinaire.

Crème à la frangipane.—Délaissez de la farine avec des œufs, blancs et jaunes à la fois, et détrempiez cette pâte avec de la crème, à la proportion d'un demi-setier et de deux œufs par cuillerée de farine ; ajoutez un bon morceau de sucre, quelques grains de sel, fleur d'oranger grillée et hachée, écorce râpée de citron vert ou zeste de citron ordinaire, à défaut de l'autre ; faites cuire le tout pendant une demi-heure, en le tournant sans discontinuer ; tirez-la du feu, laissez-la refroidir, glacez-la et servez.

Huitres à la poulette. (Entrée.)—Prenez des huitres qui se vendent sans coquilles ; faites-les blanchir, retirez-les dans de l'eau fraîche, égouttez-les bien ; mettez dans une casserole un morceau de beurre manié avec de la farine, champignons et persil hachés ; faites-les revenir ; mouillez-les avec du bouillon, et faites bouillir cette sauce ; quand elle sera suffisamment réduite, mettez-y vos huitres, assaisonnez-les de sel et de gros poivre, et les laissez cuire : un moment avant de les dresser, vous y mettez du jus de citron ou du moins un petit filet de vinaigre.



Plus de pain sec.

Un chimiste de Philadelphie vient, à ce que l'on conte, de fabriquer de merveilleuses essences qui, une fois répandues sur un morceau de pain, donnent à celui qui le mange l'illusion des mets les plus savoureux. Le savant compte peu à peu compléter sa collection d'essences qui ne comporte, pour l'instant, que des extraits de pâté de foie gras, de perdrix à la chipolata et de tripes à la mode de Caen. C'est déjà quelque chose ; mais, de même qu'on se lasse du pâté d'anguille, on se lasserait tout aussi vite de ces trois goûts toujours pareils, il faut se hâter d'en mettre de nouveau à la disposition des dégustateurs.

Voltaire et le catéchisme

Un avocat de Besançon avait souvent plaidé pour Voltaire. Un jour, il se présente à Ferney avec son fils. Dès qu'il est en présence de Voltaire, il lui dit :

—Voici mon fils, je l'ai élevé dans l'adoration de votre génie. Tout jeune qu'il est, il a dévoré tous les volumes que vous avez publiés.

—Eh bien ! mon ami, lui répondit Voltaire, vous auriez cent fois mieux fait de lui apprendre le catéchisme !

A renvoyer aux admirateurs de Voltaire et aux détracteurs du catéchisme.

Une noce au Bornéo

Le jour d'une noce, dans le Bornéo, le fiancé et la fiancée sont amenés chacun de l'extrémité opposée du village à l'endroit où la cérémonie doit avoir lieu. On les fait asseoir sur deux barres de fer, afin que des bénédictions aussi durables et qu'une santé aussi vigoureuse soient le partage du jeune couple. On leur met alors à la main chacun un cigare embaumé, fait avec une plante asiatique. Ensuite, l'un des célébrants passe et repasse deux volailles au-dessus de la tête du couple, en priant l'Être Suprême d'être propice à l'union. Après qu'on a heurté la tête des fiancés trois ou quatre fois l'une contre l'autre, le fiancé met son cigare dans la bouche de la demoiselle, tandis que celle-ci en agit de même avec lui, le reconnaissant ainsi pour son mari.

Le rédacteur

Certains gens estiment la valeur d'un journal et le talent de son rédacteur d'après la qualité de la matière originale. C'est une tâche comparative aisée pour un écrivain moussieux d'alliger une colonne de mots sur n'importe quel sujet ; ses idées faibles, vides et abondantes, peuvent couler, et par l'habitude de la langue il peut les attacher comme l'on attache une botte d'oignons, sans que pour cela le journal ne soit autre chose qu'une pauvre et maigre feuille, ressemblant à une vessie remplie d'air. Car, véritablement, écrire des articles dans un journal n'est qu'une petite portion de l'ouvrage. Le soin et le temps passés à choisir des sujets intéressants sont d'une plus grande importance ; l'on apprécie mieux la capacité d'un bon rédacteur par le discernement qu'il met à ne prendre que des questions intéressantes, qu'on par toute autre chose ; car c'est la moitié de la bataille de gagnée. Mais, nous le disons, un rédacteur doit être estimé, son travail compris et apprécié, surtout selon le ton général de son journal, sa marche régulière et invariable, son but, son courage, sa dignité et ses intentions.

Les peuples de l'Afrique

Les peuples de l'Afrique ne sont pas nécessaire-

ment sauvages ; témoins les Kondehs qui occupent la région située entre les monts Livingstone, au nord, et le lac de même nom, au sud (Afrique orientale). Un savant anthropologiste, M. Merensky, qui vient de les visiter, représente cette population comme l'une des plus douces du globe. Très affables vis-à-vis les étrangers, les Kondehs pratiquent à un haut degré l'amour du prochain ; la vie de famille y est très développée, aussi il n'est pas rare de voir un Kondeh se suicider par suite d'un chagrin domestique (perte d'une épouse, d'un enfant, etc.).

Leur manière de se suicider est, d'ailleurs, assez originale ; les Kondehs fatigués de la vie guettent l'approche d'un crocodile pour se jeter à l'eau et être dévorés par le monstre.

Les prisonniers qu'ils font en temps de guerre sont habituellement bien traités ; les femmes et les enfants ne sont jamais gardés en captivité. Le sexe faible jouit, d'ailleurs, chez les Kondehs, d'une estime toute particulière, et les offenses envers une femme sont plus sévèrement punies que celles commises contre les hommes.

Les médecins en Chine.

Il existe une coutume originale ; là, chaque médecin est tenu d'allumer devant sa maison autant de lanternes qu'il compte de clients morts dans l'année.

On raconte à ce sujet l'histoire d'un malade qui cherchait un médecin et n'osait frapper à la porte d'aucun Esculape de la localité, en raison du nombre considérable de lanternes allumées à leurs portes.

Tout en marchant, il finit par découvrir, dans une ruelle déserte, la demeure d'un médecin devant laquelle ne brûlaient que six lanternes. Il entre aussitôt chez cet homme de science et lui dit :

—Vous devez être le meilleur médecin de la ville, puisque c'est vous qui avez le moins de lanternes ?

—C'est possible, répondit-il. Seulement je vous ferai observer que je ne suis établi ici que depuis ce matin.

L'emploi de l'électricité pour la cuisine

L'emploi de l'électricité pour la cuisine des aliments est l'objet de nombreuses et sérieuses recherches aux États-Unis.

Il y a quelque temps, le Club Electrique de Saint-Louis, (États-Unis), a donné une soirée destinée à la démonstration et à la propagation de la cuisine électrique. Dans la salle où l'on recevait les invités étaient disposés des fours électriques, ne donnant à l'extérieur ni chaleur ni fumée, le calorique restant confiné à l'intérieur, tandis que la partie externe restait froide. Pour le démontrer d'une façon tangible, on avait placé un pot de fleurs, qui n'en a nullement souffert, sur un four électrique dans lequel cuisait une tortue du poids de plusieurs livres. Dans d'autres fours cuisaient des viandes, du pain, des gâteaux, des pommes de terre. On a aussi préparé par les mêmes ustensiles du thé et du café, sans que les invités fussent en rien incommodés par toutes ces préparations que, par des moyens ordinaires, on n'aurait pu exécuter que dans une cuisine fermée et avec accompagnement obligé de forte chaleur, de fumée et d'odeurs diverses.

Phénomène extraordinaire.

La ville de Cherbourg, France, possède, en ce moment, un phénomène merveilleux, unique, sans doute, depuis que le monde existe. Un enfant de six mois, Augustine Lavir, porte sur sa tête une plume qui tombe et repousse tous les six jours. Le phénix fabuleux, renaissant de ses cendres devient une réalité. Un confrère a vu les 23 plumes qui ont poussé successivement sur la tête de cette enfant. Il a assisté, chez son père, brave ouvrier menuisier, 101 rue Sainte-Honorine, à la chute de la dernière. Voici comment l'étrange phénomène se produit ; rien n'est plus curieux.

Un bouton se forme sur la nuque de l'enfant. Au moment où le bouton doit s'épanouir, Augus-

tine éprouve un petit tremblement qui annonce un légère souffrance. Le bouton s'ouvre et la plume se montre poussant en courbe, de manière à atteindre toute sa longueur, qui est de dix à douze centimètres (3 à 4 pouces). Elle est dorée sur ses bords et présente les nuances les plus charmantes.

Quand elle tombe, quelques gouttelettes d'un liquide blanchâtre sortent du trou, qui se referme aussitôt, pour ne laisser aucune trace de son existence, jusqu'à la réapparition d'un nouveau bouton.

L'enfant porte cette plume sur la tête tantôt six jours, tantôt quatre jours, et ce qu'il y a de plus mystérieux, c'est que la nouvelle plume met autant de temps à pousser que son aînée à tomber.

Les indemnités parlementaires

Etats Unis d'Amérique. — Cinq mille piastres par année, payées par douzième ; 20c par mille de frais de voyage et \$125 par année de frais de bureau. La loi n'accorde pas le libre parcours sur les voies ferrées, mais la plupart des membres reçoivent des passes des compagnies.

France — \$1,800 par année ; libre parcours en première classe sur les chemins de fer, moyennant \$2 00 par mois.

Grèce. — \$360 par session ordinaire et \$200 pour une session extraordinaire.

Grand Duché de Hesse. — \$1 25 par jour et frais de voyage. Les députés habitant la capitale et les membres de la Chambre Haute ne reçoivent pas d'indemnité.

Hongrie. — \$1,000 par année et \$330 pour indemnité de logement ; abonnements à prix réduits sur les chemins de fer de l'État et, sur les autres lignes, faculté de voyager dans la classe supérieure à celle du billet qu'on a pris.

Norvège. — \$325 par jour de présence au parlement ; \$2 75 par jour de voyage outre le remboursement des prix réels de transport. Les membres qui tombent malades sont soignés gratuitement et il paraît que les députés étendent le bénéfice de ce privilège à des dépenses de pure hygiène, bains, massage, gymnastique, vins toniques, etc.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Calinaux à sa femme :

—C'est bien à Jonas que remonte l'invention du corset ?

— ???

— Dame ! C'est le premier qui ait eu l'idée de se serrer le corps dans une baleine !

On annonce à Calino que son ami Guilbollarde vient d'être atteint de cécité.

—Parbleu, murmure l'illustre gâteux, ce n'est pas étonnant, il avait toujours des raisonnements à perte de vue....

Mlle B...., douée d'une beauté très médiocre, mais qu'elle s'exagère, demandait un jour à l'armônier du couvent où elle était en pension, s'il y avait péché pour elle à se croire jolie.

—Non mon enfant, répondit doucement le prêtre, il n'y a pas péché, mais il y a erreur.

En sortant du cimetière :

—Eh bien, mon vieux, nous allons prendre une bouteille de vin blanc.

—Non, pas aujourd'hui.

—Eh bien, du cognac, une larme ?

—Une larme, c'est de circonstance, même deux larmes. Allons-y !

Petit dictionnaire fin de siècle :

Charmeuse.—Femme qui sait dompter tous les serpents, excepté celui de la jalousie.

Diète.—Dans certains pays, assemblée d'hommes politiques affamés.

Grâce.—Le génie de la femme.

Ironie.—La petite monnaie de la rage.

CHOSSES ET AUTRES

—Emile Zola et M. Magnard, rédacteur du *Figaro*, se sont embarqués pour venir visiter l'Exposition Colombienne.

—Il est décidé que la fermeture officielle de l'Exposition Colombienne aura lieu le 31 octobre prochain.

—Le nouveau gouverneur général du Canada, lord Aberdeen, parle très bien le français.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

VALLET —Le Saint-Père vient de lancer une encyclique pour recommander une fois de plus au peuple chrétien la dévotion au Rosaire.

CHARBON EN POUVRE ET EN PASTILLES. APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

BELLOC —La VIIIe convention des Canadiens français du Connecticut sera tenue à Bridgeport les 10 et 11 octobre. Le programme couvre toutes les questions d'intérêt religieux et national.

—On demande dans le monde quel est l'homme le plus content, celui qui a un demi-million ou celui qui a sept filles ? C'est le second, car celui qui a un demi million voudrait en avoir davantage, tandis que celui qui a sept filles en a assez.

QUININUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADEMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Au temps de la découverte de l'Amérique on pouvait reconnaître le rang des dames du Pérou par la grosseur de l'anneau qu'elles portaient au nez.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

RIEN DE PLUS CURIEUX que le Grand Catal. Livres FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS, 50^e Port. Photos, Gravures, Aquarelles, etc APPY & C^o. Éditeurs, AMSTERDAM (Hollande).

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

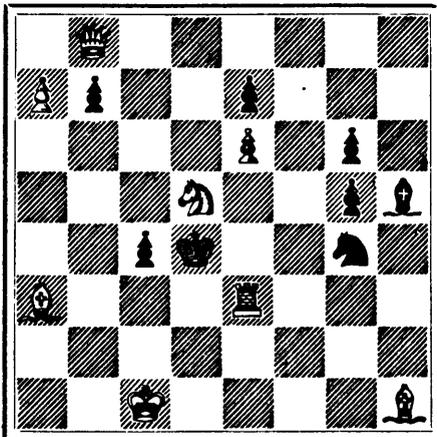
Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

Deux poissons bout à bout suivis d'une voyelle, Tel est mon mot, lecteurs, qu'il suffit de chercher, Ces poissons qui ne sont pas d'espèce cruelle, Se ressemblent si bien qu'on pourrait sans pécher Les prendre l'un pour l'autre. Ils ont même figure, Même air, même longueur, aussi même nature. Ne soyez jamais mon entier.

No 125—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. G. Hallwell
Noirs - 8 pièces

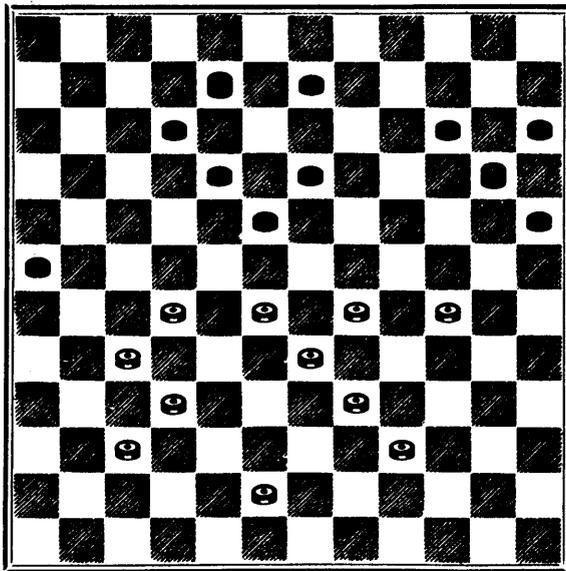


Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 120.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Contant, Montréal
Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 118

Blancs Noirs	Blancs	Noirs
28 33	17	41
24 17	11	24
45 38	32	58
62 43	68	26
43 31 gagnent.		

Solutions justes par MM. J. B. Guy, Montréal; J. B. Deslauriers, St-Henri; L. N. B., Lévis; Ars. Campbell, Sainte-Cunégonde; Aug. Mercure Ange Gardien de Rouville; Ph. Billette, Valleyfield.

Solution de la charade : Or-age.

Solutions justes : Mme A. E. Jacques, St-Télesphore de Soulanges; Alb. Aubert, Québec; Mlle Marie L. Cartier, Frenière, St-Jean; Mile Helmina Gendron, O. C. Dupuis, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 125

Blancs	Noirs
1 T 2 C R	1 ?
Mat selon le coup des Noirs.	
7 variantes.	

Le match, entre MM. Riendeau et Saint-Maurice, pour le titre de champion des joueurs de Dames du Canada, a lieu actuellement au Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français, 480, rue des Seigneurs.

Les deux premières parties ont été gagnées par M. Riendeau. La semaine prochaine, nous donnerons le résultat final.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

AUTOMNE 1893

MARCHANDISES NOUVELLES

MANTEAUX, MANTEAUX

Des milliers et des milliers de manteaux en stock. Les plus hautes nouveautés en manteaux, colerettes, etc., qui puissent être vues à Montréal.

Voyez nos manteaux avant d'acheter ailleurs, vous en tirerez de grands avantages.

ETOFFES A ROBES

Au-delà de 50,000 verges d'étoffes à robes en stock, comprenant les plus hautes nouveautés produites par le marché européen. Voyez nos étoffes à robes et soieries.

GARNITURES

En Braid et en Velours
5,000 VERGES

De Braids nouveaux pour garnitures. La plus haute nouveauté sur le marché européen.

VOYEZ-LES

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Wel. 2193

Federal Wel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT



IL PRÉFÉRERAIT SE PASSER DE PAIN. 3 PALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 NOV. 1889.
Le Rév'd J. Kosbiel, de Marquette, écrit : "J'ai beaucoup souffert et quand je me sens sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose du Tonic Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me passer de pain que de ce fameux remède."

PRÉJUGE, MAIS CONVAINCU.
NORWALK ST., CONN., MAI 1890.

C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, mais il me fit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de si grandes douleurs que je ne suis plus le même homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonic, je me sens revenir à la santé.

Boite 557. B. CUNZ, Pasteur.

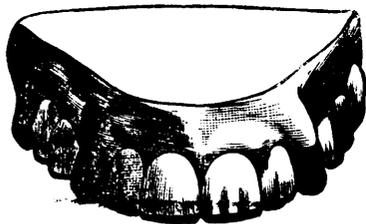
GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., 5 U. S. depuis 1878 et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Leonard, 113, rue St-Lauren Montréal, Qué.; LaRoche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
129 rue St-Laurent.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Peur tout ce qui a rapport aux mines—

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

6163

Lorsque toute autre nourriture est rejetée le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Peut-être pris, digéré et absorbé.

C'est la meilleure nourriture pour les malades et convalescents.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOUM, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

LIGNE

DE

L'Exposition Universelle

EXCURSION HEBDOMADAIRE

MONTRÉAL

A

CHICAGO

ALLER et RETOUR

\$18.00

6 et 7 octobre bons pour revenir jusqu'au 18 octobre.
13 et 14 octobre, bons pour revenir jusqu'au 25 octobre.
20 et 21 octobre bons pour revenir jusqu'au 1er novembre
27 et 28 octobre, bons pour revenir jusqu'au 8 novembre.

Chars d'ortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANÇOIS XAVIER.

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Announcez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Announcez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu

Announcez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE. ?

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Announcez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 30 septembre 1893.

31,342

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Oh. Delagrave, 15, rue oufflet, Paris, France

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Lapresse Savoyenne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS.
M. J. N. LAPRES ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC. ETC.
CRAYON PASTEL, ETC. ETC.
TELEPHONE 7283

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

Se vend dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTRÉAL 741 Bell 651

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Scientific American Agency for
PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.